

en usage était le presbytère du curé, le bureau du médecin et l'étude du notaire. Mais, aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. La fabrication du sucre et du sirop d'érable, grâce à une campagne intensive de la part de patriotes courageux qui se sont groupés en association sous le nom de **Coopérative des Producteurs de Sucre et de Sirop d'érable purs**, généreusement appuyée par les autorités du ministère de l'Agriculture, à Québec, qui a fondé trois belles écoles-sucreries, est passée à l'état d'industrie nationale.

Les Etats-Unis s'arrachent notre produit et, l'an dernier, dans le comté de Bécancour, on a payé notre sucre d'érable jusqu'à 33 centins la livre, par quantité. En Europe, nos soldats ont popularisé nos croquettes d'érable, la Croix-Rouge canadienne, par l'entremise de la maison Grimm, de Montréal, leur en ayant envoyé au-delà d'un million de livres au cours de ces deux dernières années. L'on s'attend à ce qu'une forte demande nous vienne de ce côté. Ajoutez à cela la consommation domestique qui n'est pas chose à dédaigner et vous verrez quel avenir doré comme la belle et bonne **tire** que l'érable nous donne, cette industrie est appelée à voir briller, si nos cultivateurs savent en tirer profit.

Mais c'est là le grand obstacle: augmenter la production, éveiller le cultivateur de sa léthargie, le convaincre de ne pas laisser inexploité ou sans traitement méthodique et rationnel cette belle et riche érablière qui orne sa ferme et qui lui réserve de si généreux profits. L'an dernier, le Canada a rapporté pour à peu près \$6,000,000 des produits de l'érable. Ces chiffres nous ont été fournis par la Banque Canadienne du Commerce. Eh ! bien le croira-t-on? si nos cultivateurs voulaient s'en donner la peine, c'est \$60,000,000 que nos érablières canadiennes auraient dû rapporter et cela, à une saison de l'année où les travaux de la ferme sont de bien peu d'importance. Quelle perte ne fait-on pas inconsciemment et comme ils ont raison les directeurs de la Coopérative des Producteurs de Sucre et de Sirop d'érable d'éveiller l'attention publique sur une lacune aussi désastreuse !

Il ne faut pas perdre de vue que pas un pays au monde ne possède l'érable canadien. C'est une essence de nos forêts qui nous est propre. C'est notre arbre national, à nous, et c'est également notre industrie bien nationale. Nous sommes donc doublement coupables, par notre insouciance et notre incurie, de lui refuser la place qu'elle mérite d'avoir dans la nomenclature imposante de nos produits agricoles.

Respectons l'érable, ce roi majestueux et fort de nos forêts canadiennes. Défendons-le énergiquement contre les atteintes meurtrières de la hache du bûcheron et du commerçant insatiable. Soyons fiers de porter à notre boutonnière sa feuille, gracieuse et fragile comme un pétale de

fleur, emblème de notre race, qui frissonne au souffle des brises de l'été et que le soleil d'automne vient parer des plus riches et des plus éclatantes couleurs.

Et quand le vieil érable de chez nous, sa tâche harmonieuse et féconde accomplie, courbera vers la terre son front trop lourd et ses branches mortes, qu'il soit encore le messager de bonheur et de joie au foyer domestique. Autour de la bûche d'érable qui flamboie, dans la large cheminée de la maison ancestrale, et qui lance vers le ciel les dernières notes de sa chaude et lumineuse chanson, le cœur de tous les fils de notre race goûtera encore le bonheur et le calme du foyer domestique, la joie du toit de ses pères, le doux repos du soir après les fatigues du jour, et gardera au sol de ses aïeux la foi sacrée de ses premiers martyrs.

J.-Edouard FORTIN.

Beauceville, mars 1919.

HOMMAGE ET GLOIRE

Nous reproduisons du vaillant journal de Thetford Mines, "Le Canadien", ce magnifique hommage à la mémoire glorieuse du plus grand patriote et homme d'état qu'aient vu les temps modernes, de celui que tous les Canadiens vénèrent et garderont, dans leur mémoire comme l'idéal du patriotisme le plus pur: Sir Wilfrid Laurier. Cette apothéose magistrale est due à la plume hautement inspirée de notre ami et confrère, M. Camille Duguay, directeur du "Canadien".

A. D.

A LA MEMOIRE DE SIR WILFRID LAURIER

Le peuple qui honore la mémoire de ses grands hommes s'honore et donne aux autres nations, l'exemple d'un bel acte, qui fixe l'admiration.

La reconnaissance est l'expression charmante et parfois tangible que prend la forme du souvenir d'un bienfait reçu. Elle s'est placée de tout temps au premier rang des vertus civiques et parsème la vie de l'homme de traits charmants qui embaument l'existence et font un peu oublier la triste monotonie des heures vouées à l'oubli et auxquelles préside la noire ingratitude.

Il offre en ce moment pour le peuple Canadien une occasion magnifique de dire avec éclat qu'il reste fidèle à sa devise: "Je me souviens". Il y a eu un an le 17 février, un homme que la défaite n'avait pas terrassé que le malheur avait grandi, payait sa dette à la vie et descendait dans la tombe, laissant à ceux qui le pleurent l'exemple du citoyen le plus parfait, de l'homme public le plus intègre, le plus noble et à l'histoire un nom glorieux et sans tâche. Sa disparition causa un deuil national et les regrets universels qui saluèrent

son trépas semblaient vouloir nimer sa tombe des teintes de l'immortalité. A travers tout le pays, il y eut une explosion de sincères sympathies et le concert d'éloges qui s'éleva spontanément du cœur de la masse prit les proportions d'une apothéose et alla bercer d'un fier chant d'espoir et d'amour, le dernier sommeil de celui qui avait été l'idole de la foule, et dont la vie commandait l'admiration, la mort, le respect.

Au lendemain des funérailles, les plus imposantes et les plus impressionnantes encore connues, notre vie politique reprenait son cours. On paya bien encore, il est vrai, un dernier tribut d'éloges au grand disparu dans la Presse et au parlement; mais les fleurs déposées sur sa tombe et sur son bureau répandaient encore leurs parfums éphémères et atténués, qu'il fallut songer à lui donner, non un remplaçant, mais un successeur.

Tempus fugi.....! Oui, le temps fuit, passe, ne respectant ni les hommes, ni les choses. Il s'empare des uns et des autres pour les précipiter vers l'abîme de l'oubli, tout comme le fleuve imposant et dédaigneux de la rive, se gonfle impérieusement de l'eau limpide des faibles tributaires pour les jeter insoucieux, mais éperduement à la mer. Comme lui, miroir fidèle des beautés de la création, notre âme impressionnable à des degrés différents, reflète le paysage illustré des événements et des actes de nos grands contemporains; mais toute carrière quelle qu'elle soit est irrévocablement soumise à l'action de l'avenir incertain, du présent mobile et avouons-le, aussi du passé oublié. Voilà pourquoi, de tout temps, instruit par l'expérience et connaissant les faiblesses de la nature humaine et de notre impressionnalité on a eu recours à des choses tangibles et relativement durables pour perpétuer par ce moyen matériel, le souvenir des hommes illustres et des événements mémorables dans la mémoire des peuples, quand la reconnaissance seule, aurait dû suffire, pour river à jamais dans nos cœurs, l'impérissable souvenir.

La croix nous rappelle chaque jour les bienfaits de la rédemption. Nos magnifiques temples nous réunissent pour nous faciliter l'accomplissement de nos devoirs que nous prêchent pourtant les besoins et les leçons de la vie et les monuments qui surgissent dans les grandes villes, sont comme les portiques de notre histoire sous lesquels nous passons, l'imagination et le cœur tendus vers le passé, chapeau bas et front libre, pour aller saluer les grands disparus, vivre de leur vie, y écouter pendant quelques instants ravis au présent les consolantes et édifiantes leçons qui se dégagent de leur féconde carrière dont parfois un humble monument nous répète les principaux traits caractéristiques et aimés. C'est par ce moyen que Québec a arraché de l'oubli les grands noms, perles ignorées, qui font les joyaux les plus précieux de notre trésor historique, poë-